

Gilles Fumey
19 décembre 2006

Les universités sont-elles solubles dans la mondialisation ? (Emmanuel Davidenkoff et Sylvain Kahn)

Emmanuel Davidenkoff et Sylvain Kahn, *Les universités sont-elles solubles dans la mondialisation ?*, Hachette, 2006.



Les guerres ne sont pas que des combats physiques sur des champs de bataille. Et notre époque vit un conflit d'un genre nouveau dans ses contours, à l'échelle mondiale, et qui est celui de l'excellence. Une excellence surtout technique et scientifique pour la course à l'innovation et à la richesse matérielle. Les pays riches s'arrachent les meilleurs étudiants pendant qu'en Asie, la Chine et l'Inde sont entrain de construire, chacune, de nouveaux systèmes de formation d'élite. E. Davidenkoff, journaliste, et S. Kahn (producteur d'une remarquable émission de géo sur France-Culture, le mercredi à 14h00) racontent une partie de cette bataille-là.

Leur réussite éditoriale tient au fait qu'ils s'attaquent à dix idées reçues « véhiculées par le monde politique et médiatique » (on devrait ajouter par les syndicats d'étudiants) qu'ils démontent avec une certaine jubilation. **L'accumulation de tant d'hypocrisies sur l'université en France depuis tant d'années par tous les acteurs ne peut que servir ce plaidoyer pour une Europe des universités.** Le refus d'appliquer à certains ce qu'on a autorisé à d'autres, comme les *numerus clausus* autorisés en droit et médecine et interdits à l'entrée des lettres et sciences, les droits d'inscription à géométrie variable selon les disciplines, tout cela pousse les auteurs à prendre le pari d'un nettoyage du système français par la « mondialisation ». En fait, la concurrence sur ce qu'ils appellent un marché « mondial » et qui veut surtout dire une offre... étatsunienne alléchante.

Chacun en prend pour son grade : étudiants - surtout ceux qu'on entend depuis les fenêtres de l'UNEF -, enseignants chercheurs - surtout ceux des syndicats « révolutionnaires » -, politiques - tous partis confondus et leurs petites lâchetés. Sont épargnés quelques personnages comme un flamboyant directeur d'une école de la rive gauche, ou ces belles institutions comme les écoles normales supérieures dont l'utilité est de plus en plus contestée. Le livre met bien en évidence les choix de la commission Sorbonne-Bologne (1998) dans le sillage de ceux de la Commission européenne : « **professionnaliser les études, abandonner l'apprentissage des savoirs au profit des compétences** ». Avec cette jolie pointe assassine :

« il y a un siècle, on reprochait à la IIIe République de former de la chair à canon. Aujourd'hui, on reproche à la Ve et à l'Union européenne de former de la chair à patrons ! ».

Cela dit, le programme Erasmus qui est né en 1984 à Fontainebleau, a réellement fabriqué une Europe des étudiants : en vingt ans, **1,4 million de jeunes ont bénéficié en Europe des programmes d'échanges**, un chiffre qui pourrait toucher autant de monde dans les six années qui viennent. L'Espagne et le Royaume-Uni ont été les deux pays qui ont accueilli le plus d'étudiants français. Et la France a accueilli surtout des Allemands et des Espagnols. Mais le projet qui agite le plus la Commission européenne est celui d'un Institut européen de technologie, projet porté par Jan Figel, qui se voudrait un rival au MIT américain. La question cruciale est celle des revenus des étudiants : car la mobilité a un coût que les étudiants et leurs familles ne savent pas toujours évaluer ni dépasser.

Partout, on s'agit donc pour faire circuler le savoir qui est, de plus en plus, traité comme une marchandise. Faut-il le regretter ? En posant la question d'une *solubilité* des facs dans le grand brassage du monde actuel, les deux auteurs ont le mérite de mettre leur pied dans ce grand plat qui s'offre aux prétendants à l'Elysée comme au plus commun des citoyens.

Compte rendu : Gilles Fumey

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net